

Nicolas Goyette
Le documentaire comme lieu de conscientisation sociale

Élie Castiel

Number 319, June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91587ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2019). Nicolas Goyette : le documentaire comme lieu de conscientisation sociale. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 28–29.



Photo de droite :
Viaje a los pueblos fumigados
de Fernando Solanas

Nicolas Goyette

Le documentaire comme lieu de conscientisation sociale

NOUS AVONS rencontré Nicolas Goyette, impliqué à Funambules Médias, organisme montréalais que notre invité décrit brièvement comme réponse à notre première question. Vivre la ville, en profiter, mais aussi s'impliquer dans sa mouvance sociale et politique. Faire en sorte que les bonnes décisions soient prises. S'assurer que la cité est un endroit vivable, accueillant, conciliateur. Un événement estival comme Cinéma sous les étoiles de Funambules Médias se charge de le rappeler. Cette année, les projections extérieures auront lieu du 25 juin au 30 août 2019 – pour info. : <http://cinemasouslesetoiles.org/>.

PROPOS RECUEILLIS ET RETRANSCRITS PAR ÉLIE CASTIEL

Funambules Médias, c'est quoi au juste ?

« Aujourd'hui, alors que nous entamons notre 10^e anniversaire de fonctionnement, nous avons des appuis de plusieurs organismes gouvernementaux. Mais le plus intéressant, c'est que nous travaillons beaucoup dans les arrondissements de la ville, couvrant pour ainsi dire différents endroits du territoire montréalais. »

En fait, c'est une coopérative de travail née en 2008, composée de cinéastes et de producteurs qui se sont mis ensemble pour réaliser, promouvoir et montrer leurs films documentaires, souvent d'auteurs, à saveur sociale et politique. Au départ, il y avait trois volets : le côté *production*, qui avait son but alimentaire par l'entremise de la réalisation, surtout à petit budget; il y avait ensuite l'angle *formation*, qui consistait à apprivoiser le médium, pour ensuite se lancer dans la *diffusion*. À partir de 2010, nous avons commencé à présenter des films au parc Laurier, bien entendu, à Montréal. Avec une expérience dans le domaine de la sociologie, j'ai intégré le groupe en 2011; auparavant, j'avais déjà travaillé ailleurs sur le montage son et sur la prise de son dans divers projets.

Initiative très intéressante soutenue par la Ville de Montréal puisque ça la situe dans une dynamique culturelle qui ne dément pas. Une autre façon de voir la culture par l'entremise du documentaire engagé, autant québécois qu'international. En quelque sorte, une ouverture au monde que se donne la ville, par votre entremise, non pas comme projet, mais comme accomplissement. Dans un sens, est-ce que les RIDM ont été également une idée de départ ?

Étrangement, pas vraiment, pour la simple raison que les gens de Funambules Médias venaient des mouvements sociaux, du communautaire, de ceux et celles qui s'activent concrètement pour le droit au logement, de tous ces organismes luttant pour un *mieux-vivre citoyen*. D'où un engagement politique constant qui permettrait au public de réfléchir sur

les enjeux de société qui traversent leur quotidien. C'est un projet éloigné en quelque sorte du milieu institutionnalisé comme c'est le cas de certains festivals ou de la cinéphilie chronique.

Belle proposition en effet puisqu'elle est différente de ce qui se fait à Montréal en matière de documentaire. En revanche, question de sous, êtes-vous subventionnés ?

Nous sommes subventionnés en partie, et toujours à la recherche de commanditaires que nous devons choisir en fonction de notre démarche artistique et de nos choix thématiques. Aujourd'hui, alors que nous entamons notre 10^e anniversaire de fonctionnement, nous avons des appuis de plusieurs organismes gouvernementaux. Mais le plus intéressant, c'est que nous travaillons beaucoup dans les arrondissements de la ville, couvrant pour ainsi dire différents endroits du territoire montréalais. C'est, dans notre cas, une ouverture totale à la ville qui a pour but, si l'on en juge par nos gouvernants municipaux, de concrétiser une mission collective visant la participation des citoyens de toutes les communautés. On a même des appuis émanant de la direction de ces arrondissements. Comme ceux impliquant la crise du logement et d'autres œuvrant sur le patrimoine montréalais dont on parle souvent dans les médias. Étant donné les thèmes évoqués, l'événement caresse des idées concrètes, participatives, qui incitent à agir afin que les citoyens s'impliquent davantage après leur expérience cinématographique.

Donc, il y a, dans votre démarche, une sorte de mouvement collectif qui engage tout le monde. Comme un face-à-face entre les spectateurs et les cinéastes impliqués.

Bonne question, puisque ceux-ci voient le travail des documentaristes d'ici, qui sont sur place et peuvent discuter avec le public, mais aussi de cinéastes venus d'ailleurs qui montrent ce qui se passe dans le monde en ce qui a trait aux mêmes enjeux politiques et sociaux. Par exemple, les films étrangers qu'on présente pour la première fois sont sous-titrés en français, permettant à plus de spectateurs de s'initier à ces mouvements collectifs et surtout de comprendre la démarche des auteurs et l'importance des thèmes abordés. Par ailleurs, pour les films internationaux, nous avons souvent comme invités des spécialistes des sujets examinés; les présentateurs peuvent donc s'adresser au public avec une connaissance accrue des thèmes en question. Nous avons même un slogan qui explique notre vision: Voir – Parler – Agir. Un équilibre entre l'approche esthétique et la

force des propos abordés. Comme il se doit, nous donnons beaucoup d'importance au contenu, mais dans le même temps, nous avons aussi un regard pertinent quant à la rigueur de l'écriture des images en mouvement, comme la qualité des plans, le montage et d'autres éléments filmiques. Souvent, ce sont des représentants de groupes d'action locaux qui s'adressent au public après le film et qui demandent aux citoyens de s'impliquer dans de bonnes causes.

La ville n'est donc plus un endroit où l'on vit, mais où l'on participe davantage à son mouvement, sa dynamique; le citoyen respire avec elle en s'impliquant dans des enjeux importants.

Effectivement, nous faisons des efforts pour alimenter le débat public. Les cinéastes sont alors des passeurs d'idées, d'information, des créateurs de prises de conscience où l'individuel et le collectif se rassemblent pour, d'une certaine façon, favoriser l'embellie de la ville. Les parcs, les centres communautaires et d'autres lieux de rassemblement doivent devenir des prétextes à des rencontres, à des échanges, à des discussions. Dans un sens, faire de la ville de Montréal un territoire participatif. Malgré le sérieux de certains thèmes, il y a un côté convivial dans la présentation et dans la réaction du public. L'idée est de débattre et non pas de se battre. Comme ça se passe à l'extérieur, les gens viennent parfois pique-niquer avant la projection. Ça tisse des liens, ça crée des croisements, parfois même des amitiés. Des populations hétéroclites qui autrement, ne se seraient pas rencontrées, se retrouvent dans une ambiance de fête. On vise aussi les gens de la diversité culturelle, non seulement parce que certains quartiers le favorisent, mais parce que la ville est consciente qu'elle ne cesse de changer. ▲

—
Viaje a los pueblos fumigados
de Fernando Solanas

